

La Fée des Brumes

Sylvain
Démonchaux



Sylvain Demonchaux

La Fée des Brumes

© Sylvain Demonchaux, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-3684-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La clairière de Merlin

Au milieu de la clairière, deux silhouettes se dessinaient à la lumière d'un feu de camp.

— Raconte-moi. Raconte-moi tout, preux chevalier.

La voix de la jeune femme était à la fois douce et pleine d'assurance.

— Eh bien... Tout a commencé par une rencontre, répondit l'homme.

— Les plus belles histoires débutent souvent par une rencontre inattendue, dit-elle en souriant. Qui peut dire jusqu'où une simple rencontre peut nous mener ?

— C'est vrai. On se lève un matin en pensant que la journée va ressembler à toutes les autres, sans savoir que l'on s'apprête à vivre la journée qui changera tout, la journée qui donnera à notre vie une toute nouvelle direction, un nouveau sens.

L'homme se tut un instant afin de remuer les braises et raviver le feu. La nuit tombait et le rafraîchissement de l'air commençait à se faire ressentir.

— Je ne saurais cependant vous dire si cette histoire fut si belle que cela, ajouta-t-il. Mais vous pourrez en juger.

— Je t'écoute, Sylvian. Nous avons tout le temps, la nuit sera longue.

Ils étaient assis côte à côte sur le tronc déraciné d'un vieux chêne qui avait dû subir les affres d'une violente et lointaine tempête. Le temps avait fait son œuvre et l'avait recouvert de mousse et de végétation. Cette assise improvisée se noyait parfaitement dans le paysage forestier et protégeait le feu des quelques courants d'air qui ne manquaient pas de s'immiscer entre les arbres.

— Tout a débuté par une rencontre en ce lieu, il y a bien dix années de cela, dit l'homme en embrassant la clairière du regard.

— Cet endroit, c'est le tombeau de Merlin, répondit la jeune femme.

— Un lieu légendaire, approuva-t-il, au cœur d'une forêt dont l'âge se perd.

Le vent bruissa à travers les feuillages, faisant vaciller les flammes dont on pouvait discerner le brûlant reflet dans les yeux sombres de la jeune femme.

— On raconte que c'est ici que repose Merlin l'enchanteur, mais je n'y crois guère, dit-elle.

Un mégalithe des plus imposants se dressait au centre de la clairière, à quelques mètres d'eux. Le menhir de pierre avait la base féconde et imprimait, dans le crépuscule, l'évanescence de ses contours. Érodé par les vents, son sommet rattrapait presque en hauteur le point de naissance des branches d'arbres.

— Vous pensez qu'il ne s'agit pas de sa véritable sépulture ? s'étonna l'homme.

— J'émettrais volontiers quelques doutes à ce sujet, admit-elle.

— Cette clairière n'était-elle pas autrefois un haut-lieu de pèlerinage ?

— D'où tiens-tu cela, chevalier ? s'enquit-elle.

— Je l'ai appris dans ces ouvrages qui relatent l'histoire de Bretagne. Il y est fait mention de cet endroit, de la vie de Merlin, et de longues processions qui s'y déroulaient une fois l'an.

— Il est vrai que par le passé bien des gens venaient se recueillir ici pour demander conseil à Merlin, espérant le voir apparaître ou entendre sa voix. La stèle était alors couverte de fleurs et de lettres lui étant adressées. Hélas, il ne reste de tout ceci que quelques pétales flétris et dispersés sur le sol, et des morceaux de papier jaunis, déchirés et collés à la roche par les pluies. Toutes ces espérances, toutes ces suppliques, ont-elles seulement trouvé un écho ici ? Qui pourrait le dire... C'était un autre temps, dont il ne reste que poussières et vieilles pierres.

Sur ces mots, la jeune femme se leva, s'approcha du mégalithe et posa délicatement sa main gauche sur la pierre. Elle fit lentement le tour du monument, le caressant de sa main, effleurant de ses doigts la surface rugueuse de la roche. Sylvian ne la quittait pas du regard, subjugué par la beauté de la scène.

La jeune femme, dans son habit sombre, respirait autant de mystère que de

grâce. Elle se mouvait lentement à la lueur des flammes, si légère que ses pieds semblaient ne froisser aucun brin d'herbe. On aurait pu croire qu'elle venait d'accorder une danse à la masse rocheuse devenue, l'espace d'un instant, son privilégié partenaire. Dans leur ronde, l'obscurité pourchassait inlassablement la lumière, sans jamais parvenir à l'atteindre ou à la dominer.

Le jeu d'ombres qu'elle projetait sur le rideau d'arbres alentour faisait naître mille et une images, comme autant de témoignages de la vie forestière.

Elle était l'oiseau noir suspendu à la branche, l'animal effrayé regagnant son terrier. Elle était le ruisseau dévalant le rocher, le poisson frétilant dans le courant glacé.

Les images se succédaient, et métamorphosaient la jeune femme, au gré du bon vouloir des flammes, et de chacun de ses mouvements.

Elle était l'oisillon attendant sa pitance, la fourmilière grouillante dont il faut se méfier. Elle était l'ouvrière vaquant à butiner, puis regagnant sa ruche, les pattes jaunies et gonflées.

Elle était une fleur puisant ses forces dans les racines d'un lointain passé ; une rose dont les délicats pétales s'ouvraient, se détachaient de leur tige et survolaient langoureusement le feuillage.

Ses longs cheveux tissaient une toile dans laquelle la forêt se laissait volontiers prendre au piège. Des papillons virevoltaient entre chacun de ses doigts. Le battement silencieux de leurs ailes se perdait dans le méandre nébuleux des branchages.

Le tourbillon lascif de sa danse acheva de l'emporter, et ses bras fendirent élégamment l'air en un ultime geste de révérence. Sa frêle silhouette s'éclipsa alors derrière la pierre et toutes les images qu'elle venait de faire naître s'évanouirent avec elle dans les brumes de la nuit.

La clairière parut soudainement bien vide, froide et silencieuse.

Les flammes du feu de camp se dissimulèrent, apeurées, sous leurs braises. Une vague de frissons parcourut le feuillage qui bientôt submergea la forêt toute entière.

Sylvian sentit son corps se raidir, comme si des doigts glacés sortaient de terre

et essayaient de le saisir, comme si de froids serpents essayaient insidieusement de s'enrouler autour de ses chevilles. Une angoisse sourde monta en lui qui ne se dissipa que lorsque la voix de la jeune femme retentit, et déchira le voile des ombres.

— Je crois que Merlin est éternel, dit-elle. Je crois qu'il est l'esprit même de cette forêt.

La jeune femme quitta l'abri de la pierre et reparut tel le plus réconfortant des soleils. Son aube sur le mégalithe inonda la clairière de rayons chatoyants.

— Merlin est ici, lança-t-elle en désignant d'un geste ample le ciel et les arbres alentour. Il est avec nous. Il nous regarde et nous protège.

Sylvian soupira longuement d'aise, et reprit avec soulagement ses esprits. Les flammes du feu de camp avaient retrouvé toute leur vigueur et répandaient de nouveau leur chaleur dans la clairière.

Il se demanda si son imagination, qu'il savait trop fertile, ne venait pas de lui jouer quelques tours à sa façon.

— Il est vrai que l'atmosphère est particulière dans cette forêt, reconnut-il, encore quelque peu étourdi. Il y a quelque chose de magique et troublant dans l'air, comme un regard porté sur nous...

— Peux-tu le ressentir, chevalier ? sembla-t-elle se réjouir. En ces lieux, les forces de la nature nous rappellent à elles. Elles nous rappellent leur présence et leur puissance. Leur regard sait se montrer bienveillant, comme il peut se montrer implacable.

Embrassant toujours la roche de sa main, la jeune femme se tenait debout devant lui, et affichait le plus éblouissant des sourires.

— Je l'ai déjà ressenti par le passé, lui confia-t-il. J'ai déjà ressenti cette bienveillance dont vous parlez...

Même s'il essayait de s'en cacher, les paroles de sa compagne résonnaient en lui de fort intrigante manière.

L'étrange et fugace sensation qui l'avait envahi un peu plus tôt, dans l'ombre de l'obscurité soudaine, l'intriguait davantage qu'il n'osait se l'avouer. Lui rendant son sourire de bonne grâce, il fit de son mieux pour ne rien en laisser

paraître.

— C'était il y a fort longtemps, évoqua-t-il. La première fois que j'ai parcouru cette forêt, j'ai ressenti au plus profond de moi un bien-être si intense que je ne pouvais me l'expliquer. Même mon fidèle cheval, d'ordinaire si craintif, ne semblait éprouver aucune peur. Je dois dire qu'encore aujourd'hui, mon vieil ami s'effraye de bien peu de choses, hormis lorsque nous chevauchons dans ces bois.

Comme en réponse aux propos de son maître, le vieux cheval, posté non loin de là, poussa un hennissement de surprise tandis que le bord de la clairière s'animait de légers mouvements.

Les quelques paires d'yeux que jusqu'alors on distinguait à peine sortirent de la pénombre, dessinant à leur suite le pelage du loup, les bois du cerf, les défenses du sanglier, et la queue touffue du renard.

De tous côtés de la clairière, les animaux de la forêt émergeaient des taillis. Ils étaient venus nombreux, accompagnés de leurs congénères et de leur progéniture. Tous se rapprochèrent du feu d'un même pas, comme attirés par le crépitement des brindilles.

Un seul animal se démarqua, se présentant en un renard solitaire. Le malicieux à la rousse fourrure vint se lover contre les pieds de la jeune femme, et celle-ci ne se priva pas de caresser, avec grande affection, la toison blanche et lustrée qui ornait son poitrail.

— Nous voilà à présent en bien agréable compagnie, dit-elle sans cacher sa surprise et son enjouement. Vois-tu, Sylvian ? Ils viennent eux aussi écouter ton histoire !

Retentissant dans les sous-bois, le bruit d'un envol se fit entendre et l'on vit un grand-duc majestueux jaillir depuis l'obscurité des branchages. L'oiseau de couleur fauve battit de ses larges ailes, tournoya par deux fois dans les cieux, puis vint se poser gracieusement sur le menhir ancestral. Penchant sa tête sur le côté, il lança un regard curieux vers l'homme et la jeune femme avant de s'enorgueillir d'un profond hululement.

— Cet endroit est bel et bien empreint de magie, dit Sylvian avec émerveillement. Est-ce là l'œuvre de Merlin ?

Les échos de l'appel du grand-duc, au-dessus de la petite assemblée, se répondirent en une lancinante stridente et entêtante. Son cri se fit soudain pénétrant et agita la forêt. À l'opposé de la clairière, une ombre fatiguée, grommelante et agacée, sortit de sa torpeur et s'extirpa des fourrés.

Le vieux loup gris marchait d'un pas lourd et foulait nonchalamment l'humus, suivi de près par une turbulente famille de lièvres et de faisans. Les petits museaux s'avançaient gaillardement en reniflant l'air, et les petits becs pointus gazouillaient joyeusement en perçant le voile des fougères.

Le loup ne manifestait aucune agressivité, et le voir ainsi parmi des animaux qui auraient d'ordinaire constitué ses proies était un bien surprenant spectacle.

— Il suffit parfois qu'une flamme brille au cœur d'une obscurité sauvage pour la transformer en havre de paix, répondit la jeune femme en souriant. La vie sous toutes ses formes vient alors y trouver refuge.

Les animaux de la forêt avaient tous pris place autour du feu de camp : le vieux loup gris, sa louve et leurs louveteaux ; le sanglier, sa laie et leurs marcassins ; le grand cerf blanc, la biche et leurs deux faons, ainsi que les familles de lièvres et de faisans.

Tous prenaient leurs aises pour la nuit, se blottissant les uns contre les autres, sous la surveillance du grand-duc, toujours perché sur le mégalithe. Seuls le grand cerf blanc et sa compagne restèrent debout, et les toisèrent longuement de leur regard placide et serein.

Dans les bras de la jeune femme, qui s'était agenouillée près de lui, le renard au pelage roux débordait d'affection et n'avait, à dire vrai, plus grand chose à voir avec l'animal sauvage que l'on se représente.

— C'est toujours un bonheur de te revoir, mon doux renard, dit-elle d'une voix attendrie.

L'animal se comportait avec elle comme l'aurait fait un enfant dans les bras de sa mère. Niché contre son cœur, il refermait ses paupières et savourait l'instant en gémissant de joie.

— Je n'ai jamais vu un animal témoigner d'une telle complicité envers un être humain, s'étonna Sylvian.

— Ce renard est pour moi comme un frère, répondit la jeune femme. Je connais cet endroit depuis ma plus tendre enfance, expliqua-t-elle. J'étais encore une petite fille lorsque je me suis égarée dans ces bois, un soir d'hiver. C'était il y a tant d'années... J'étais si jeune, si innocente, si inconsciente de la dureté de ce monde, poursuivit-elle, songeuse. Alors que je pleurais et que mon corps se trouvait secoué de sanglots, un renardeau est venu à ma rencontre et m'a entraîné jusqu'ici, au tombeau de Merlin. J'ai pu survivre à la nuit glaciale blottie contre la peau d'un grand et beau cerf blanc qui a veillé sur moi toute la nuit, et m'a tenu en sécurité et à l'abri de tout danger. Il me fait l'honneur d'être parmi nous ce soir.

Le noble animal s'inclina devant la jeune femme en un salut des plus respectueux. Sylvian comprit à la bienveillance qu'il pouvait lire dans son regard que le seigneur de la forêt, hôte majestueux et souverain des bois, se tenait face à lui. Une blanche toison recouvrait son corps comme l'aurait fait une couverture d'hermine déposée sur les épaules d'un roi. Des bois aux larges enfourchures couronnaient sa tête, et témoignaient de son grand âge et de sa profonde sagesse.

— Au petit matin, le grand cerf et le renardeau m'ont ramené auprès des miens. Depuis ce jour, je me rends régulièrement dans cette clairière afin de les revoir, et de prendre de leurs nouvelles.

La jeune femme gratifia la tête du renard d'une dernière marque d'affection avant de se relever.

— La forêt prend soin de tous les êtres qui pénètrent en son sein, ajouta-t-elle. C'est un lieu de paix dans lequel ne sévissent ni haine, ni violence. En ce lieu, aucun animal n'en attaquera un autre. En ce lieu, aucun être vivant ne connaîtra la douleur. Est-ce là, la magie de Merlin ? Je ne saurais te répondre. Je suis cependant intimement persuadée que c'est dans cette clairière que la fée Viviane a érigé la tour d'air où elle retient Merlin prisonnier.

— La fée Viviane... ? murmura-t-il sans cacher son trouble.

La branche qui lui servait de tisonnier échappa de ses mains et tomba sur le sol, faisant sursauter les plus jeunes animaux. Il la ramassa presque aussitôt, comme s'il s'était agi d'une simple maladresse de sa part.

Faisant mine de ne rien avoir remarqué, la jeune femme retourna s'asseoir près de lui. Ce faisant, elle remit en place l'écharpe de mousseline qui couvrait